

L'ÉCHO

DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTREAL,

PARAISSANT LE 1er ET LE 3me JEUDI DE CHAQUE MOIS.

LE PROCHAIN NUMÉRO PARAITRA DONC LE 19 DE CE MOIS.

Volume II.

Montréal, (Bas-Canada,) 5 Janvier 1860.

No. 1.

SOMMAIRE.—Le premier de l'an (Poésie).—Chronique de la Quinzaine.—Bazar.—Cercle Littéraire.—Ordinations.—Mutations et nominations dans le personnel du Clergé.—Oraison funèbre de Mgr. Plessis, par feu Messire Raimbault.—La fable, par M. Paul Stevens; la Laitière et le Pot au Lait; le Singe montrant la lanterne magique.—Importance de la Propagation des bons Livres.—Aux Fumeurs.—Le poète Werner.—Présent de Noël (Poésie.)

AVIS IMPORTANT.

Ceux des abonnés de *L'Echo* qui n'ont pas encore payé leur abonnement pour l'année 1859, sont instamment priés de faire parvenir ce qu'ils doivent encore, à M. Jean Thibaudeau, au Cabinet de Lecture Paroissial, petite rue St. Joseph, No. 23, en face de l'HOTEL-DIEU, ou à MM. Plinguet et Cie., tous autorisés à en donner quittance.

Le Premier Jour de l'An.

Nous voilà tous ici plus âgés d'une année ;
Le temps presse sa marche, et la vie est bornée,
L'homme est un pèlerin vers un monde plus beau,
Qui, d'année en année, approche du tombeau.
Quand il faudrait penser, le monde court aux fêtes ;
Pourtant ce jour vanté n'épargne point nos têtes ;
Son retour ici-bas n'apporte pour présents
Que des rides de plus, et plus de cheveux blancs.
Ne faisons pas défaut à la coutume antique,
Mais rendons-lui son sens moral et poétique :
Un grand peuple s'instruit jusque dans ses loisirs ;
Où n'est pas la raison, il n'est point de plaisir.
Autrefois, dit l'histoire en ses doctes annales,
Ces prémisses de l'an se nommaient saturnales ;
Pour quelques jours, alors, l'esclave était seigneur,
Le maître était valet ; jeu d'enfant, jeu menteur,
Qui durait trop pour l'un, durait trop peu pour l'autre :
Tout état nous sied mal, quand il n'est pas le nôtre.
On s'amusait sans frein, et dans tous les plaisirs,
A force d'en user, s'émoussaient les désirs.

Le monde en était là, quand devant cette orgie,
Du Christ on vit soudain se dresser l'effigie ;
Au sein même de Rome, où les excès du mal
Armaient d'un fouet vengeur la main de Juvénal,
Les chrétiens en prière, à ces retours d'année,
Liaient l'ère nouvelle à l'ère son aînée.
Par de nouveaux bienfaits ; de nouvelles vertus
Les poussant chaque fois vers un progrès de plus.

Ils allaient l'un chez l'autre, et leurs mœurs fraternelles
Opposaient l'amour pur aux passions charnelles.
C'étaient des entretiens que nouait l'amitié ;
Dans les biens, dans les maux, tous entraient de moitié.
Ils parlaient des projets qu'un nouvel an fait naître ;
De l'avenir qu'on peut prévoir sans le connaître ;
Des vides que la mort avait fait autour d'eux :
Le malheur est moins lourd quand on le porte à deux.
Pour étrennes souvent, dans ces sages familles,
On donnait à dessein des colombes aux filles,
Comme reflet du cœur par Dieu même habité,
Qu'embaument la sagesse et la pitié.
Les fils, fortifiés par l'exemple des pères,
Aimaient à recevoir des présents plus sévères :
L'Évangile et la Croix, ces deux grands souvenirs,
Qui suscitaient des saints et formaient des martyrs.

Ces temps-là ne sont plus ; le monde, en fait d'usages,
Hérite des mauvais plus souvent que des sages.
Aujourd'hui l'on préfère, aux biens d'utilité,
Les dehors séduisants de la frivolité.
Les mains serrent les mains, les cœurs sont à distance,
Le sourire est grimace, et l'amour inconstance ;
Le mensonge préside à plus d'un entretien ;
On se parle de tout, on ne conclut à rien.
Au moins, du temps des *preux*, de brillante mémoire,
Jusqu'aux jouets d'enfants, tout parlait de la gloire.
Repentant ou fidèle, en ces jours consacrés,
Chacun renouvelait ses serments révévés
De bonne foi, d'honneur et d'amour pour la vie,
Surtout de dévouement à sa chère patrie.

Ah ! laissons donc aux eots ces vains amusements
Qui n'élèvent pas l'homme à des enseignements ;
Pratiques sans portée, actions puériles,
Qui rendent pour le ciel les nations stériles.
Entre tous les excès, gardant le vrai milieu,
Ayons toujours pour but notre Patrie et Dieu.
C'est ainsi qu'unissant ses deux forces vitales,
Nous nous relèverons de nos chutes fatales ;
Et qu'importe du temps le cours précipité
Si son aile nous porte à l'immortalité ?
Vous pensez comme moi, vous, position choisie
D'un peuple que toujours berça la poésie,
Vous qui savez offrir, en ce siècle avancé,
Les urnes de vos cœurs aux parfums du passé.
Entrez avec mes vœux dans l'ère qui commence ;
Des rigueurs du destin sentez moins l'inclémence.
Cherchez avec courage un meilleur avenir,